

Hacker la Voie Lactée : de la démocratie galactique

Le hacking, dit-on, serait une activité se caractérisant par son immanence. Aucune espèce de transcendance dans une pratique qui émerge depuis l'intérieur du phénomène ou de la substance hacké. Et pourtant, cette immanence absolue à laquelle veut nous faire croire une certaine conception du hacking risque de nous induire en erreur, à estropier notre pratique, à limiter notre horizon d'action.

Comme prolongement d'un séminaire que je donne cette année à CalArts — intitulé *Aesthetics and Politics of Usership* (reprenant mes recherches en usologie de ces dernières années sur la catégorie de subjectivité artistique et politique des usages et des usagers, ainsi que les pratiques opérant à l'échelle 1:1, échappant ainsi à la capture performative — je cherche à m'immiscer dans l'aventure de l'exploration spatiale ici en Californie du sud. Il s'agit de m'inscrire dans le débat sur les missions en cours et à venir dans l'espace extra-terrestre. Autrement dit, de hacker le secteur de l'exploration spatiale afin de ne pas laisser le monopole au grand capital. A cette fin, je collabore avec Paul Tompkins, directeur de contrôle de mission à l'entreprise nord-américaine SpaceX, sur esthétique et politique de l'exploration spatiale, qui viendra irriguer, je l'espère, notre réflexion commune.

Ma motivation pour cela, je dois dire, est entre autres d'arracher le hacking — et d'autres activités qui s'y assimilent — à l'immanence. Il ne s'agit pas de délimiter le champ du hacking, mais d'ouvrir un horizon et d'indiquer son au-delà. C'est à dire de nommer un horizon auquel nous avons peut-être renoncé, d'où le relatif inconfort que nous — nous hackers, mais plus généralement Occidentaux laïcs de gauche — ressentons lorsque nous entendons parler de *millénarisme*, de *foi*, d'*espérance*, d'*étoiles*, ou de *Jérusalem céleste*. Nous avons renoncé, sans doute à tort, à toute transcendance que nous avons associée, non sans justification, aux projets prédateurs les plus iniques (colonialisme, exploitation, etc) au sein desquels la transcendance fonctionnait comme un palliatif métaphysique. Pire, nous l'avons remplacé par une forme de "pure immanence" qui, étant sans ancrage dans notre tradition occidentale, a fini par remplir le rôle d'une transcendance inversée. La pure immanence de l'individualisme possessif, et le système d'accumulation qui lui est inséparable, se sont imposés, par un effondrement de tout horizon, comme une sorte d'immanence de consommation en abîme.

D'où, en partie, notre déprime. Nous nous sommes laissés déposséder de l'horizon transcendent dont nous avons besoin pour entreprendre; voire nous nous sommes nous-mêmes débarrassés d'un fardeau considéré par trop encombrant. Or insister sur la transcendance comme horizon nécessaire, ce n'est pas forcément prôner un retour à une religiosité institutionnelle (du type intégriste, évangéliste, ou autre) ; il s'agit simplement de la progressive reconnaissance de la puissance d'un horizon transcendent, et de l'extrême impuissance qui est la conséquence de céder toute initiative transcendante à l'adversaire. Car force est de reconnaître que les secteurs les plus dynamiques du capitalisme (les plus novateurs en termes de leurs modes d'accumulation) n'ont absolument jamais perdu leur foi millénariste.

Puisqu'il est question d'étoiles et d'arcs en ciel, prenons le cas de l'exploration spatiale. Pendant que la gauche s'affaire à combattre les injustices ici-bas et à sauver la planète, sans foi ni espérance en sa capacité à y parvenir à l'échelle qu'elle-même sait nécessaire, les patrons les plus puissants du capitalisme mondial visent d'autres horizons qui nourrissent leurs imaginaires galactiques: Larry Page (Google), Jeff Bezos (Amazon), Jeff Garzik (Bitcoin), Robert Bigelow (Budget), et Elon Musk (Paypal, Tesla Motors, SpaceX) s'accordent tous pour dire, avec ce dernier, que si l'humanité est née sur Terre, elle n'est pas destinée à y mourir, et qu'il convient de concevoir dès à présent un plan B. Musk, pour sa part, utilise les bénéfices considérables d'une de ses entreprises, Tesla Motors, pour financer son projet de "coloniser" la planète Mars, et d'y installer une colonie d'un million de personnes d'ici la fin du siècle. Comme il le dit avec panache, il souhaite mourir sur Mars, mais pas en raison de l'impact. La gauche n'a pas tort de reconnaître cette mégalomanie le comble de l'irresponsabilité sociale — et le mot social est faible, puisqu'il s'agit d'une irresponsabilité terrestre — mais elle se condamne à la déprime si elle se contente de dénoncer son initiative selon son arsenal de valeurs terresto-immanentes, sans prise sur un rêve de cet ordre.

Le problème — et il s'agit d'un problème proprement astronomique — c'est que la gauche ne veut rien savoir de ce Jérusalem Céleste! L'expression semble se dénoncer elle-même, mais pourquoi est-ce que nous nous laisserons déposséder de la Voie Lactée de la même façon que nous nous sommes laissés déposséder des autres horizons transcendants ? Il s'agit plutôt de démocratiser l'univers, d'occuper (comme on dit) la galaxie! En 2014, le Congrès américain a voté une loi bi-partisane, ratifiée par le Président Obama, sur les androïdes, "Astroids Act", autorisant les entreprises américaines à exploiter les ressources minières (notamment ces métaux assimilés au

platinum qu'on appelle, sans blague, Terres rares) de ces corps célestes de petite et moyenne taille. L'entreprise Deep Space Industries, un pionnier dans le secteur, estime la valeur minière d'un seul astéroïde à quelques 195 milliards de dollars. Mais à qui appartient l'espace et les corps célestes qui s'y trouvent ? À personne, selon la Traité de l'espace — la traité sur les principes régissant les activités des États en matière d'exploration et d'usage de l'espace extra-atmosphérique et interstellaire de 1967. L'espace ne relève pas d'une logique d'appartenance, mais de libre *usage* pour l'humanité dans son ensemble.

Mais puisque la gauche considère que l'exploration spatiale ne relève pas de ses compétences, nous assistons à la privatisation de la Voie Lactée. Pourtant, les cadres juridiques gouvernant le développement de Jérusalem Céleste (regardons la catastrophe qu'est Jérusalem terrestre !) auront des conséquences énormes sur la distribution de la richesse dans la Voie Lactée et au-delà. Pourquoi ne pas promouvoir une démocratie galactique, où les bénéfices de l'économie spatiale et stellaire sont équitablement distribués ? Pour l'instant, le refus de la part de la gauche de reprendre des initiatives transcendantes, fait que nous avons effectivement cédé les communaux célestes au capital qui ne tardera pas à *universaliser* (c'est le cas de le dire) les pratiques d'accumulation qui ont fait tant de mal ici-bas.

Il convient de se rappeler que dans les années 60, lors de la première vague d'exploration extra-atmosphérique, la politique extraterrestre n'était pas considérée comme un divertissement futile: dans les années 70, militer en faveur des communaux célestes était l'un des piliers de la lutte des pays du Sud pour un ordre économique plus équitable. Si aujourd'hui la justice économique extraterrestre semble relever d'un futurisme obsolète, c'est en partie parce qu'on a aboli tout vocabulaire transcendant de notre lexique politique, et semble avoir peur que même si on le réintroduisait on n'aurait pas les moyens de nos espérances. Après tout, échapper à la capture de la gravité terrestre ne nécessite-t-il un capital que l'on n'a pas ? Conquis par ce défaitisme, on se contente de dénoncer et de se plaindre au lieu d'entreprendre. Il est grand temps de se dépêtrer de l'immanence terrestre dans laquelle on s'est enfoncé et si encore il faut dénoncer quelque chose, que ce soit ce capitalisme alien qui s'est accaparé de nos mondes vécus afin de nous asservir ! De quelle entreprise extraterrestre et coloniale au fond le capitalisme est-il le nom ? Pour savoir, il faut inverser l'horizon, changer d'échelle, de sorte qu'on se demande : de quelle communauté d'usagers les communaux galactiques sont-ils le nom ?

SW